

Myriam Brunelle à Wajdi Mouawad Que passe le temps

Myriam Brunelle

Numéro 108, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14269ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Brunelle, M. (2006). Myriam Brunelle à Wajdi Mouawad : que passe le temps. *Moebius*, (108), 139–144.

Que passe le temps

À Wajdi

Da voi senza più bisogno
di preghiera e elemosina
noi pelligrini ansiosi di angoscia
ognuno a -mendicare
il suo po' di cuore,
di fame d'amore¹.

Je me souviens d'avoir lu *L'insoutenable légèreté de l'être* à au moins trois reprises, et chaque fois je le comprenais autrement. Les termes renvoyaient à une mémoire soit renouvelée, distordue ou effacée. Pourtant ces mots étaient français, je suis née dans un univers français, ma branche est française, mon étrangeté est française, jusqu'à la cassure, jusqu'à l'épuisement.

La langue est-elle une identité, une ethnicité ? La langue est-elle la mienne ou celle de mes parents, de mes ancêtres ? Pourquoi l'italien m'attire-t-il ? Je veux écrire un roman, mais dans une autre langue. Avoir la distance, être une étrangère. Nancy Huston, qui a choisi le français pour écrire, dit que cela aurait bien pu être n'importe quelle autre langue. Je ne sais pourquoi. Nous ne ferons pas d'hypothèse. Julia Kristeva a choisi le français. Qu'en est-il pour ceux qui ne l'ont pas choisi ? À travers *Littoral*, Wajdi Mouawad peint un homme pour qui la langue française devient figure d'incompréhension, mur blindé. Et puis il y a *Visage retrouvé*² : « Avec ce premier roman, Wajdi Mouawad termine la grande boucle d'exils et de renaissances qui sous-tend un cycle dramatique percutant, dont *Littoral* (Leméac/Actes Sud-Papiers, 1999) constitue le point culminant³. » J'ai jonglé plusieurs jours avec les idées, les mots, les expressions, motifs et thèmes amenés par cet artiste, essayant de trouver ce qui s'y cachait. La seule certitude qui s'est imposée à moi ? L'artiste est un exilé, qu'il le soit concrètement ou non. Je ne peux parler de ces deux œuvres sans m'impliquer. Peut-être cela

aurait-il été possible en anglais. Mais les maux sont ici, et français et inconscients.

Jusqu'à l'épuisement je suis. Au bout de cette langue qui n'est plus la mienne. Why. How. Il y a un espace-temps où les mots explosent, où Baudelaire lirait *Visage retrouvé*, où je me verrais, le visage archaïque, la peau empreinte d'exclamations guerrières. Why. Il y a un vent du nord, et du nord et simplement. Il y a moi, les mots et ceux des autres.

Nous arrivons dans la vie en criant. En criant nous nous accrochons à notre branche. Et nous restons agrippés, agrippés, agrippés à cette branche. Tout le temps de l'existence, le sang coule de nos pattes, mais nous ne lâchons pas prise ! À nos côtés tous les autres. On les voit tomber. Et nous ne bougeons pas. Une fleur au milieu du champ nous fait dire : "Que la vie est belle." Les autres tombent dans leurs tombes et nous ne bougeons pas de notre branche. Les autres, on peut les battre, les blesser, les tuer, on reste agrippés parce que la tendresse sera peut-être là pour nous. Mais pourquoi est-ce qu'on ne s'arrête pas⁴ ?

L'existence. La mort. La vie. Et re-vie et retour aux maux. On pourrait se demander exactement quels sont les thèmes de la littérature migrante. L'étrangeté. Un thème de l'exil : multiples déplacements. Mais quelle est la définition de déplacement, d'étrangeté ? La langue, cette branche. Je veux m'y laisser tomber, renaître. Wajdi, je peux t'appeler Wajdi ? Tu sais ce qu'il manque à l'artiste ? L'humilité. L'humilité de dire que l'on est sur et dans une branche. Et puis on devient humble. Il n'y a plus de temps, plus de frontières. On le dit. On a l'inspiration polyphonique. Comme ce qui a construit ton film, tes trois personnages et leur rapport au père. Celui qui l'a tué. Antigone. Œdipe. La Grèce. Notre antique redevance à ce qui nous entoure. Je tombe, je plie. J'ouvre une page, la fin de ton cycle, de ton exil, j'y lis, je te le lis : « Simplement prendre un petit temps pour penser à la mort et essayer de comprendre. Et se raconter des histoires, même si c'est n'importe quoi. Tant que quelqu'un est là pour nous écouter, alors nous existons⁵. » Oui, nous existons. Moi

l'exilée, la métaphorique, l'homme de ton film, l'exilé dans les gènes. Oui, d'autres temps, d'autres lieux, réalités, superposés, juxtaposés. Je me revois sur une île, Porquerolles, bercée par les hauts de la Méditerranée, au sommet d'une montagne aride, le cri des insectes vibrant. Au loin, à mes pieds, la mer, le ciel, la mer qui se fond au ciel, la réalité qui se fond à l'imaginaire. J'ouvre ton livre, je te lis, toi, exilé dit-on, et je retrouve la mer, le ciel, la réalité qui se fond à l'imaginaire. Je le retrouve en mots, je le retrouve en l'essence. À la question : sommes-nous tous des étrangers :

Beaucoup ne se doutent pas que le mot « étranger à la langue » que Mallarmé souhaite écrire, et que la « traduction du sensible » que Proust visionnait, loin d'être une création extravagante, sont l'essence même de l'acte créateur⁶.

La mémoire

La mémoire, fait étrange. Je me souviens. J'efface. Je relis. Ces noms, ils sont français, anglais parfois, autres, peut-être. Réels et imaginaires, réels ou imaginaires, des personnes ou des lieux, des personnes et des lieux. On meurt en anglais, le vent souffle polyglotte sur les tombes, sur les naissances, sur la vie. La mémoire et l'âge. L'âge...

C'est pas parce que les gens disparaissent qu'ils sont morts. Mais en général, les gens croient n'importe quoi. Alors ils se mettent à raconter des histoires. Mais une chose est sûre. Quand on affirme qu'un tel a disparu, cela prouve qu'il a existé. Il n'y en a pas beaucoup qui peuvent se vanter d'avoir une pareille preuve de leur existence. C'est pas rien. Ça ne veut pas dire grand-chose lorsqu'il se met à pleuvoir, mais que les gens disent qu'un tel a disparu... au fond, c'est une opinion, un avis, parce que entre nous, qu'est-ce que c'est, « disparaître »⁷ ?

Le vent souffle, polyglotte, et nous emporte, et nous affirme. Mémoire des disparus. Parfois on ne laisse pas

passer le vent. Parfois la mémoire est inexistante, parfois elle est surréaliste, déracinée :

Le traumatisme se transmet parfois au-delà de la seconde génération, mais ce qui est remarquable, c'est que toutes sortes de discours, d'œuvres, tiennent à ce qu'il soit maintenu à vif, empêchant tout travail du deuil, ne voulant absolument pas que la Shoah, l'Holocauste ou le génocide, comme on voudra bien l'appeler, se convertisse en passé. Témoins de seconde génération ou de troisième génération, nous serions tous des témoins⁸.

La question de l'exil traite du deuil, de l'importance de se rappeler. Dans *Littoral*, le deuil ne peut se faire sans la mémoire. La mémoire comme tremplin vers le deuil, non comme obstacle.

La guerre

La guerre et la langue. L'écriture implique toujours cette polyphonie d'influences qui vit en nous. Parfois ce sont les œuvres lues dernièrement qui filtrent notre pensée. Je parlerai ici de guerre, de l'état guerrier. Dans la période où j'ai visionné *Littoral* et lu *Visage retrouvé*, il y avait, il y a encore, un petit recueil de poésie, bleu, qui occupait mes pensées. Le titre ? *Vingtièmes siècles*. Les guerres, les camps. Ce qui n'est pas dit : le poète, cet exilé. Ce poète.

Je n'ai plus de lointain à concevoir, j'ai l'être dépassé. Je me suis accompli dans les deux langues. Il y a toujours au moins deux langues, mais une est plus bannie que dans la tête de mon père. On pense deux fois deux corps de papier. J'ai la parole pendue, terminée. J'ai les gouffres avec rochers détachés des parois, avec mots roulants jusqu'au vide (il fallait entendre les fracas de mon crâne cassant), je ne suis plus une seule parcelle d'âme, je ne suis pas téméraire, j'habite ici, je suis un peuple sans histoires. Le froid a saisi mon pays avec figure sèche ou avec figure énigmatique¹⁰.

J'écris ces mots dans ma langue maternelle, dans une langue dénuée d'exil. Ce n'est pas le français. C'est le cœur fracturé sur le point de renaître. C'est le périple, le cycle de l'exil qui va prendre fin, la chute est totale. La langue secrète. Des mots de diamant sur le point de prendre corps. La guerre et ses images. Mais le temps passe...

L'être sur l'être,
C'est le déploiement des corps¹¹

La guerre, la mémoire, l'oubli. Le Liban, Beyrouth. Les guerres que l'on porte en nous, l'exilé que l'on reconnaît, l'exilé que l'on est. *Littoral*. Je te le redis, c'est la pensée sur la pensée, magnifique, la foudre artistique. Le dialogue entre tes mots, les sons, les images, entre le spectateur, la spectatrice, l'artiste.

La langue

De ce flou qu'est mon immersion dans l'Être, qu'aucune parole ne résume d'emblée, que le vocable de joie banalise, quand celui d'extase l'embaume, je retiens une sérénité ponctuée de mots français. Aux frontières de mes perceptions, un tremblement imperceptible recherche la langue française, simultanément et à l'inverse, quelque part d'en haut, une accumulation lucide de ce flux, toute une batterie de lectures et de conversations françaises, fait descendre un tissu lumineux qui se laisse choisir par le senti pour donner une existence à ma sérénité. Alchimie de la nomination, où je suis seule avec le français. Nommer l'être me fait être : corps et âme, je vis en français¹².

Pour le personnage principal de *Littoral*, la langue, lorsqu'il arrive dans son pays d'origine, est une barrière, un mur, le rend étranger. L'exil de son père, le sien, continue, par fragments. Dans *Visage retrouvé*, Wahab apprend la musique des mots. Pervenche...

Je préfère traîner dans les rues. Aller à la conquête des mots. Mésopotamie. Crème. Guingois. J'aime le mot

pervenche... Il me semble impossible de ne pas aimer le mot pervenche.

— C'est vrai... C'est un jeu de mots...

— Si tu veux, je te le donne. Tu le veux ? Je te le donne¹³ !

Un matin je me lève, je ne peux plus écrire. Chaque mot devient une montagne, un vide. J'ai oublié la musique, le vent dans cette musique. Chaque mot, une complexité, un ensemble de signes. Chaque mot : mon étrangeté. Mais il y a le réel sur le réel. Maya qui regarde Mouawab. Mouawab qui regarde Maya. L'Être est une île.

Cher Wajdi, je t'écris cette lettre. Par-delà l'étrangeté, la rencontre entre le ciel et la mer, le même ciel, cette même mer. La mémoire, la langue, les guerres. Le corps, son esprit kamikaze, parfois. « J'avais le grand manteau, et j'avais plus que la vie, j'avais la guerre et les camps. Il faut toujours répandre le sang ; au moins ce théâtre serait vrai¹⁴ ». Mais comme tu le dis si bien, le temps passe. Le temps passe. On chute, on renaît. On est existen-ciel, on tombe. Quelle que soit la langue. Choisie, reniée, adoptée à nouveau. On est l'oiseau, la plume en sang, la plume encens. Les mots revivent, se parfument d'autres parfums. L'écriture t'appartient...

Myriam Brunelle

NOTES

1. CECCHINEL, Luciano. « Nel bosco dei faggi », *Poésie*, numéro 109, Belin, 2004, p. 299.
2. MOUAWAD, Wajdi. *Visage retrouvé*, Leméac/Actes Sud, 2002.
3. Point de vue des éditeurs, pour *Visage retrouvé*.
4. MOUAWAD, Wajdi. *Visage retrouvé*, Leméac/Actes Sud, 2002, p. 192.
5. *Visage retrouvé*, p. 140.
6. KRISTEVA, Julia. *L'avenir d'une révolte*, Calmann-Lévy, 1998, p. 84.
7. MOUAWAD, Wajdi. *Visage retrouvé*, Leméac/Actes Sud-Papiers, p. 37.
8. ROBIN, Régine. *La mémoire saturée*, Stock, 2003, p. 338.
9. Voir MOUAWAD, Wajdi. *Littoral*, Leméac/Actes Sud-Papiers, 1999, 136 p. et MOUAWAD, Wajdi. *Littoral*, Canada/France, 2004.
10. DESGENT, Jean-Marc. *Vingtièmes siècles*, Écrits des Forges, 2005, p. 20.
11. DESGENT, Jean-Marc. *Vingtièmes siècles*, Écrits des Forges, 2005, p. 57.
12. KRISTEVA, Julia. *L'avenir d'une révolte*, Éd. Calmann-Lévy, 1998, p. 66.
13. MOUAWAD, Wajdi. *Visage retrouvé*, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2002, p. 38.
14. DESGENT, Jean-Marc. *Vingtièmes siècles*, Écrits des Forges, 2005, p. 17.